

Québec français



Montréal
Le défi de l'ouverture

Heinz Weinmann

Numéro 90, été 1993

Montréal pluriel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44543ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Weinmann, H. (1993). Montréal : le défi de l'ouverture. *Québec français*, (90), 95–98.

Montréal : le défi de l'ouverture

Heinz WEINMANN*

Depuis son origine, Hochelaga-Ville-Marie-Montréal a été une ville ouverte. Alors que la ville de Québec, sa rivale, située sur la même rive, grâce à ses enceintes protectrices s'est mise sur la défensive contre un territoire immense, démesuré, Montréal, aux murs protecteurs érigés sur le tard, vite débordés par le développement urbain du XIX^e siècle, n'a cessé d'être aimanté par les espaces ouverts des Pays d'en haut, accueillant à bras ouverts coureurs de bois, « sauvages », au risque de s'ensauvager elle-même¹.

D'ailleurs Québec et Montréal s'invectivaient mutuellement en surnommant « moutons » les habitants de la ville de Québec, parqués sagement dans ses enceintes, et « loups » les Montréalais, rôdant dans le pays par meutes. D'autre part, depuis sa fondation, Ville-Marie, ville-hôpital, a accueilli charitablement, a soigné l'Autre, fût-il païen, Amérindien.

Avec la conquête de 1759, les Pays d'en haut étant coupés du Canada, Montréal perd son hinterland et se ferme en maugréant sur lui-même. Mais pas pour longtemps. Ayant toujours regardé vers l'intérieur du pays, Montréal se tourne maintenant vers l'Europe. Devenu métropole anglaise, au port et au commerce florissants, Montréal est désigné, dès 1832, port d'entrée aux immigrants, volant ainsi la vedette à Québec et à Halifax. Montréal s'ouvre à l'immigration irlandaise, italienne, chinoise pour mener à bout ses travaux d'aménagement et d'agrandissement : le canal Lachine et le port, pour ne parler que de ces deux projets.

Comme Paul-André Linteau vient de le rappeler dans son *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, tout en maintenant son ouverture sur l'Autre, Montréal, depuis 1867, a réussi à reconquérir son statut de ville française. Les chiffres sont éloquentes : de 53 % en 1871, la part de la

population française passe à 65 % en 1981, alors que le nombre des Anglais chute dans la même période de 45 % à 11,4 %. Au dernier sondage de 1991, 60 % se déclarent d'origine française, tandis que la proportion des Anglais s'est réduite à 4,2 %. Une espèce en voie de disparition qu'il faut songer à protéger !

Bien que de façon plus atténuée qu'ailleurs au Québec, Montréal est aussi affectée par le repli ethnique qui gagne le Canada français par ce qu'il est convenu d'appeler à l'époque l'« idéologie de la conservation ». « La stratégie de cloisonnement ethnique mis en place par les élites montréalaises², tout en maintenant l'homogénéité des quartiers français, contrôle, mesure l'échange avec l'Autre. Certes, s'il y a des cloisons ethniques, nombreuses sont les portes, fenêtres, seuils qui communiquent avec l'Autre, brisant les monolithiques en créant une grande diversité qui « fait de Montréal une ville complexe³ ».

LA « MAIN »

Justement, le boulevard Saint-Laurent, appelé dès 1825 la « *Main Street* », devenue familièrement la « *Main*⁴ », témoigne de la complexité de la notion d'ouverture à Montréal. « Frontière sacrée entre anglophones et francophones⁵ », la « *Main* » est en même temps la porte d'entrée, la voie de passage des mouvements migratoires tout au long du XIX^e siècle. Autrement dit, la posture de ligne de front que prend la « *Main* » entre l'Est français et l'Ouest anglais, est déstabilisée, désamorcée par les flux d'immigrants Sud-Nord, qui ne cessent de faire le plein au port de Montréal. Certes, la « guerre », la confrontation entre Canadiens français et Canadiens anglais n'aura pas lieu sur la « *Main* », mais l'affirmation nationale non plus.

En effet, la « *Main* », censée devenir grâce à l'inauguration du Monument na-

tional en grandes pompes, dès 1893, l'instrument d'un redressement national, est très vite détournée de son destin national. Inachevé - symbolisant l'inachèvement de la « question nationale » ici -, le Monument national est « ballotté entre l'utopie nationaliste de ses concepteurs et la rude réalité d'une rue souvent adverse⁶ ». En effet, la grande salle Ludger-Duvernay, fin prête à jouer du théâtre français - le théâtre canadien-français québécois étant encore dans les limbes -, inaugure ses planches avec des combats de boxe !

C'est le théâtre yiddish qui redonne à cette salle de théâtre sa fonction pleinement culturelle. Mieux vaut le triomphe de la culture, - fût-elle yiddish -, que celui de l'inculture des combats de boxe ! Mais tous les Canadiens français ne l'entendent pas de cette oreille. La demande de réappropriation nationaliste prend, à certains moments, des accents racistes, antisémites, comme dans cet article de la *Patrie* : « Notre Monument national étant situé en plein Jérusalem, sa vaste salle de spectacles [...], devait - c'était fatal - être un jour monopolisée par les descendants directs d'Abraham et de Jacob⁷ ».

Mais grâce au mouvement perpétuel de désappropriation et de réappropriation, l'ouverture dans cette rue Saint-Laurent aura raison des accès de racisme, signe évident d'une fermeture à l'Autre, d'un déni de l'Autre. No *man's land* au cœur de Montréal, Babel et Babylone en une seule rue, la « *Main* », échappant à tout contrôle moral et policier, devient le grand exutoire des désirs, des fantasmes, réprimés ailleurs dans « la Belle Province ». Prostitution, trafic illicite, mais aussi, dans cette zone de contacts et d'osmose ontérenthiques, des spectacles sans paroles se servant de mimique, de gestuelle, de musique. Tout naturellement, dès son avènement, la « *Main* » attire le cinéma

muet, qui y célèbre sa première nord-américaine le 27 juin 1896, six mois après son inauguration à Paris par les frères Lumière. Grâce à ces images qui scintillent sur ses écrans, laissant apparaître magiquement d'autres mondes, d'autres vies, la « *Main* » potentialise pour ainsi dire l'ouverture originelle.

Bref, pour rester dans l'imaginaire cinématographique, l'ouverture mont-réalaise a longtemps fonctionné à l'image des « portes tournantes » à demi fermées et à demi ouvertes. C'est la rotation permanente de ces portes qui assure une entrée libre mais aussi contrôlée.

EN PASSANT PAR L'IMAGINAIRE

Contre cette toile de fond, brossée à grands traits, resté relativement stable, comment le concept d'« ouverture » s'est-il métamorphosé sur la scène montréalaise au cours des années 1980 ? Pour le mieux faire voir, prenons appui sur quatre œuvres de fiction, soit un film et trois romans. Ce regard jeté sur l'imaginaire d'aujourd'hui donne une idée des comportements « réels » de demain. Pour mieux apprécier la radicalité du saut qualitatif qu'a subi la notion d'« ouverture » dans certaines œuvres québécoises, attardons-nous, en premier lieu, au premier roman québécois moderne à avoir mis Montréal sur scène : *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy.

La rencontre entre Florentine et Jean au restaurant de Saint-Henri se fait de façon symbolique « dans le miroitement de la verroterie, des panneaux nickelés, de la ferblanterie ». Lorsque les deux personnages se regardent face à face, Jean voit Florentine « reflétée à mi-corps dans la glace du mur¹⁰ ». Bien qu'« étranger », il est le reflet, le double narcissique de Florentine, chair de sa chair, sang de son sang. L'identité de leur territorialité, Saint-Henri, abolit magiquement un premier sentiment d'étrangeté grâce à la reconnaissance de leur « appartenance ». Ils s'appartiennent *parce qu'ils sont de même souche, du même quartier* : « On est fait pour être ensemble¹¹ », pense Florentine. Qui se ressemble s'assemble.

La sortie de cinéma constitue la seule échappée du ghetto socio-économique

Le matou, qu'est-il au fond sinon le rêve du Grand Soir d'un Québec autonome, autarcique, « pure-laine », projeté sur un restaurant, La Binerie, du plateau Mont-Royal ?

de Saint-Henri. Justement, dès leur première rencontre, Jean invite Florentine aux « vues ». Probablement sur la « *Main* ». Le simple mot « cinéma » fait déjà rêver Florentine de désirs inassouvis : « Tout ce qu'elle désirait, admirait, enviait, flotta devant ses yeux¹² ». Les images du cinéma, pour un moment, ouvrent des percées dans les murs bétonnés du dur « principe de réalité ». Dans *Bonheur d'occasion*, pas de véritable ouverture sur l'Autre, puisque derrière cet Autre se profile toujours la silhouette rassurante du Même qui surplombe l'imaginaire québécois jusqu'au tournant des années 1980.

Au moment où, au début des années 1980, le Québec entre dans le « paradigme d'ouverture », *Le matou* d'Yves Beauchemin, toutes griffes dehors, mène un combat d'arrière-garde de fermeture sur l'Autre où le racisme, la haine de l'Autre, la « purification ethnique », le rêve d'élimination de l'Autre atteignent un paroxysme rarement vu au Québec. L'Autre, l'étranger, est la pierre de touche, le défi par excellence que l'esprit d'ouverture doit relever pour faire ses preuves. Défi permanent, jamais gagné d'avance.

Le matou, qu'est-il au fond sinon le rêve du Grand Soir d'un Québec autonome, autarcique, « pure-laine », projeté sur un restaurant, *La Binerie*, du plateau Mont-Royal ? En faisant intrusion dans ce

quartier, deux étrangers menacent son homogénéité, sa pureté ethnique. L'Anglais Slipskin d'abord qui, par des manœuvres « ratourees », cherche à prendre le contrôle de la Binerie-Québec en évinçant Florent, le jeune québécois qui se bat pour une cuisine « pure-laine ».

Après l'échec de leur « cohabitation » dans un même restaurant, le Canadien anglais et le Québécois pure-laine deviennent « autonomes » en s'installant dans deux restaurants séparés, situés face à face dans la rue Mont-Royal. Mais cette présence de l'Anglais, de l'autre côté de la rue, est encore de trop. Elle appelle des réactions de rejet du corps homogène se sentant agressé par un corps étranger. Commence alors la « purification ethnique » qui se justifie invariablement par la « saleté », la « bestialité » de l'Autre, sa condition même infra-animale de vermine. Ce Slipskin est une vermine : voilà la signification symbolique de ces coquerelles et de ces rats introduits par Florent dans le restaurant de l'Anglais.

Décidément, il porte bien son nom : il lui faut avoir sa peau. Il n'a rien à faire dans le ghetto ethnique de la Binerie. Heureusement, l'autre le comprend et déménage à Toronto. Les bons débarras !

L'autre étranger, Ratablavasky, est l'immigrant nomade, sans identité stable, aux origines louches. Bien évidemment, il sent mauvais, porteur, en prime, de la peste bubonique. Mieux vaut éviter son contact. Si bien qu'à la fin, trop sale pour être éliminé par des mains humaines, c'est le matou qui s'en charge en défigurant Ratablavasky, en transformant sa figure en « une bouillie sanglante¹³ », réduite littéralement en bouillie pour les chats. L'ordre de la pureté ethnico-culinaire est enfin rétabli. Que la fête commence : par un banquet inspiré du « Souper chez un seigneur canadien » des *Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé ! À l'image de son espace, le temps du *Matou* se referme sur le Même.

Il n'est pas facile de déterminer la faille qui a fait basculer l'imaginaire québécois du paradigme de la fermeture dans celui de l'ouverture. Sans aucun doute, le

référendum perdu de mai 1980 a été un événement catalyseur qui a indiqué les limites d'une « volonté générale » vouée à une souveraineté pourtant allégée par l'association. La prise et la crise de conscience qui s'ensuivent ouvrent de grandes brèches dans le monolithisme ethnique québécois. Prise de conscience qui se fait essentiellement dans le creuset de Montréal.

En effet, il s'agit de la reconnaissance d'une insuffisance, d'un manque de la collectivité québécoise de « souche », incapable de combler par elle-même le déficit de sa natalité, la fécondité par femme québécoise ne se situant qu'à 1,35 %. En scrutant les courbes de sa dénatalité, le Québécois de « souche » se rend compte avec angoisse que le germe de la mort se trouve au cœur même de sa collectivité. L'Autre, l'étranger, constitue alors le *pharmakon*, le remède à sa maladie ethniquement mortelle. Dans le sillage de cette prise de conscience, la perception de l'étranger change radicalement au Québec. Cessant d'être vu comme une menace, un parasite, l'Autre se mue en planche de salut propre à combler la dénatalité québécoise. Le Québécois, plus particulièrement le Montréalais, côtoyant quotidiennement des étrangers, sait, fût-ce confusément, qu'il a vitalement, symbiotiquement besoin de l'Autre, qu'ils dépendent l'un de l'autre comme l'aveugle et le paralytique.

Le constat de ce nouvel état des choses arrive avec une fulgurance rare dans un film qui a pour scène justement Montréal : *Jésus de Montréal* (1989) de Denys Arcand. C'est, pour ainsi dire, l'anti-Matou, puisque l'ouverture sur l'Autre jusqu'à l'adnégation de soi, jusqu'au don de soi est au centre de ce film¹⁴. Il s'agit de ressourcer le Québec « postmoderne » dans l'esprit des origines du christianisme et de Ville-Marie puisant de fait aux mêmes sources.

L'Ecclesia paulienne battant en brèche suivant l'enseignement christique, l'ethnicité, l'esprit de clan familial au cœur de la religion juive, accueille l'Autre, le métèque (*méta-oikos*, venu d'une autre maisonnée) dans une communauté spirituelle. L'Amour de l'Autre, voire de l'en-

Dans Jésus de Montréal, nous assistons à une véritable « révolution copernicienne » quant à la place de l'Autre au sein de la société québécoise.

nemi a été le fer de lance du message christique.

Daniel Coulombe, réincarnation montrealaise de l'idéal christique de l'accueil de l'Autre, trouve partout des portes fermées. L'Église ne veut pas de son chemin de croix « actualisé ». Les hôpitaux, ayant oublié leur fonction première d'hospitalité, sont devenus des « urgences », incapables de « gérer » les vraies urgences. Chaque époque invente ses propres méthodes de crucifixion. Daniel est crucifié à la québécoise dans une urgence.

Après sa mort, constaté dans le *Montreal Jewish Hospital*, Daniel donne son cœur à un « maudit Anglais », ses yeux à une « spaghet ». Plus de résurrection dans le Montréal en 1989, le don d'organes à des étrangers en tient lieu.

Dans *Jésus de Montréal*, nous assistons à une véritable « révolution copernicienne » quant à la place de l'Autre au sein de la société québécoise. Alors que c'est un Québécois « pure-laine », Cardial, qui tient ici le rôle de Démon, seule une immigrante, une Haïtienne, reconnaît que Daniel est la réincarnation du Christ à Montréal.

Vava (1989) de Yolande Villemaire constitue l'ouverture face à l'Autre sur la lancée de *Jésus de Montréal*, bien qu'elle s'inspire plus de « l'économie libidinale »

que des Évangiles. L'abandon de soi s'est substitué à l'abandon à soi, un panthéisme « sauvage » au christianisme : « Et je n'ai pas du tout, mais pas du tout envie de me retrouver toute seule à Montréal. Nous faisons passionnément l'amour, quand le soleil se lève, sphère rutilante dans le ciel de Manhattan [...]. Je dis à Christian que j'ai lu quelque part que le soleil c'est le Christ¹⁵ ».

Vava Lafleur, une étudiante montréalaise en théâtre, hésite à entrer par la porte qui s'ouvre sur les autres. Les autres ici sont en fait les Mêmes, prolongement de sa propre identité. C'est pourquoi Vava se sent seule à Montréal. Présente parmi des absents, fantômes, doubles évanescents de son égo. Car l'Être, la substance, sont ailleurs, dans l'Ailleurs. L'Autre, l'étranger, est un messenger de cet Ailleurs. Comme dans *Teorema* de Pasolini, sa rencontre fait figure d'épiphanie, de révélation. Rencontre comme religion, comme lien qui nous rattache aux autres, à l'univers.

UNE GRANDE MUTATION

On comprendra que, dans ce contexte, Montréal cesse d'être une ville pour se réduire à une piste d'envol, une rampe de lancement vers l'Ailleurs, banlieue nord-américaine d'une « *cosmic connection* » qui embrasse l'Univers, le présent et le passé.

Avec l'immigration qui change de visage et de nature, plus économique, tiers-mondiste à la fin des années 1980, grand nombre de quartiers sont en mutation rapide. Car Montréal reste toujours la ville d'accueil des immigrants : 92 % s'y installent d'abord.

Dans la foulée de cette immigration, Montréal se « new-yorkise », est en train de devenir un kaléidoscope ethnique avec des quartiers allophones monoethniques en voie de ghettoïisation : quartier Côte-des-Neiges habité par des Haïtiens et Jamaïcains, quartier Chaméran (Ville Saint-Laurent) par des Libanais, Brossard par les Chinois de Hong Kong, etc.

Ce sont les écoles de CECM qui ouvrent ces ghettos potentiels à la société québécoise. Les « classes d'accueil »,

points de contact essentiels, font un travail admirable d'adaptation, d'acclimatation des enfants à une autre culture, à une autre civilisation. Les écoles pluri-ethniques sont en croissance permanente. Deux hier, elles sont quinze aujourd'hui avec la proportion des allophones en constante augmentation, alors que celles des Québécois de « souche » ne cessent de diminuer. Ces derniers sont en passe de « fuir » les immigrants. La présence des immigrants au centre de Montréal est une des causes de l'« étalement urbain », fuite des Montréalais vers la banlieue.

Le dernier roman de Pauline Harvey, *Un homme est une valse*, fait un constat saisissant de cette ethnicisation, de cette balkanisation de Montréal. « Il faut être un kaléidoscope, en perpétuelle métamorphose, Montréal, maison de fous, cirque, magasin de jouets, émergeant toujours neuf de ses glaces, Montréal-Hongrie, Montréal-Italie, Montréal-Pologne, Montréal-Chine, Montréal-Sénégal, Montréal-Argentine, ici nous sommes tous des étrangers¹⁶ ».

Montréal devenu une ville étrangère, ville d'étrangers, glaciale, ne reconnaît plus les siens. Trou noir, Montréal aspire et détruit toute velléité d'identité. « Montréal ne connaît personne sous le ciel d'Amérique [...], c'est une ville qui redevient étrangère tous les cinq ans, la brute la plus distraite de ce continent. Elle aspire tout narcissisme dans son néant et son silence, cité sans égo, glacier¹⁷ ».

Montréal de l'an 2000 sera-t-il cette ville « étrangère », « glaciale », « ghettoïsée » ? Elle échappera à cette vision d'apocalypse en relevant le défi d'une ouverture double : celle de l'accueil des Québécois de « souche » pour l'Autre, et celle, complément essentiel, de la volonté de l'Autre, de l'immigrant, d'entrer vraiment dans la société québécoise. Les deux ouvertures qui se tiennent de façon complexe, voilà le défi du Montréal de l'an 2000.

NOTES

1. Voir là-dessus notre *Du Canada au Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1987.
2. Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, p. 559.
3. *Ibid.*
4. André-G. Bourassa et Jean-Marc Larrue, *Les nuits de la « Main »*, Montréal, VLB éditeur, 1993.
5. *Ibid.*, p. 17.
6. *Loc. cit.*
7. *Ibid.*, p. 100
8. Voir notre analyse de la question de l'« entrée dans la culture québécoise » dans *Cinéma de l'imaginaire québécois*, Montréal, L'Hexagone, 1990, « La culture québécoise dans et autour des *Portes tournantes* », p. 123-137.
9. Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Beauchemin, 1970, p. 9.
10. *Ibid.*, p. 12.

11. *Ibid.*, p. 19.
12. *Ibid.*, p. 18.
13. Yves Beauchemin, *Le matou*, Montréal, Québec/Amérique, 1985, p. 575.
14. Voir notre analyse du film, *Cinéma de l'imaginaire québécois*, p. 173-255.
15. Yolande Villemaire, *Vava*, Montréal, L'Hexagone, 1989, p. 669.
16. Pauline Harvey, *Un homme est une valse*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1992, p. 12.
17. *Loc. cit.*

BIBLIOGRAPHIE

* Né en Allemagne pendant la Deuxième Guerre mondiale, Heinz Weinmann a fait des études de lettres et de philosophie en Allemagne, en France et en Angleterre. Immigré au Québec en 1969, il enseigne la littérature au cégep de Rosemont à Montréal. Il est aussi critique au *Devoir* depuis 1972 et collabore à de nombreuses revues québécoises et européennes.

Il a publié deux livres : *Du Canada au Québec, généalogie d'une bistoire*. L'Hexagone, 1987, qui lui a valu en 1988 le prix Victor-Barbeau de l'Académie canadienne-française.

Cinéma de l'imaginaire québécois, de « La petite Aurore » à « Jésus de Montréal », L'Hexagone, 1990.

À paraître : *Don Juan 2003, Attraction virale, Don Juan à l'ère du sida*, VLB éditeur.

